LES PAMPHLETS DE LA FRONDE¹

Hubert Carrier nous propose aujourd'hui les résultats attendus d'une longue et vaste enquête sur les Mazarinades. Ces deux gros volumes (près de mille pages en tout) constituent un travail de grande érudition consacré à un corpus qui, jusqu'à présent, défiant, par sa dimension et sa foisonnante diversité, toute analyse globale, d'autant qu'il réclame l'acquisition de multiples techniques d'approches, compétences et savoirs².

Car la guerre de papier qui accompagna les événements politiques entre 1648 et 1652 fut un mouvement éditorial d'une ampleur inconnue jusque-là, même au temps de la Ligue, « un déluge de libelles diffamatoires », suivant le mot de François Davant, un des pamphlétaires les plus féconds et originaux de la Fronde. Témoignant d'une extraordinaire explosion de liberté, d'un affranchissement des langues et des plumes après une longue cure de silence imposée par Richelieu, les « mazarinades » se composent de quelque 5200 pièces imprimées, 6000 documents en tout, si on y ajoute les nombreux manuscrits copiés et recopiés qui circulaient de main en main, lus avec passion dans les salons et les ruelles, favorisant connivence étroite et plaisir complice entre l'auteur et son lecteur : « celui-ci éprouve alors le sentiment flatteur de constituer un public choisi ; l'auteur se présente à lui comme détenteur de vérités philosophiques ou de secrets d'État à ne pas mettre entre toutes les mains »³.

Dans leur version imprimée, ces « États généraux du verbe »⁴ se révèlent d'une grande diversité de format (de une à plusieurs centaines de pages) et de contenu, puisqu'on y trouve des édits et des ordonnances, des lettres royales aux municipalités et aux gouverneurs, des arrêts d'une cour souveraine, des « Avis », des

1. À propos de Hubert CARRIER, *La Presse de la Fronde (1648-1653) : les Mazarinades*, t. I : *La conquête de l'opinion* ; t. II : *Les hommes du livre*, Genève, Droz, 1989 et 1991, 486 p. et 502 p. (« Histoire et civilisation du livre »). Désignés par la suite comme I et II.

2. Pêle-mêle : inventaire des sources, critique des documents, chronologie, biographie, généalogie, histoire quantitative, paléographie, histoire du livre, bibliographie matérielle, linguistique, histoire littéraire, histoire sociale, histoire économique, histoire politique, etc.

3. II, p. 172. C'est ainsi, par ex., que l'*Apologie de M. le prince de Marillac* par le futur La Rochefoucauld, et les deux satires de Saint-Evremond contre l'entourage du duc de Longueville et contre Beaufort ne furent pas imprimées pendant la Fronde. Cf. II, p. 173.

4. II, p. 119.

« Relations », mais aussi des gravures, des affiches et des tracts, des chansons, des textes burlesques ou des satires licencieuses, comme *Le Tempérament amphibologique des testicules de Mazarin...*

*

Dans cette masse proliférante, Hubert Carrier propose une première clarification en forme de classement.

1 800 pamphlets, soit 34 % du corpus, émanent de la « vieille Fronde » essentiellement parlementaire. Ils concernent surtout la période initiale et parisienne du mouvement protestataire (1648-1649). 1 950 pamphlets proviennent du parti des Princes, la plupart écrits et diffusés dans les années 1650-1652, au moment des plus fortes tensions sociales et revendicatives. Les mazarinades gouvernementales, globalement les plus tardives, ne représentent que 11,5 % du corpus. 7 % des pamphlets peuvent être qualifiés d'« indépendants ». 10 % enfin ne prennent pas parti, ou n'ont pas de contenu immédiatement politique.

Il convient bien sûr de multiplier les nuances et les précautions, d'abord chronologiques, car l'écheveau événementiel de la Fronde, conjugué à l'atomisation des conflits, résiste à toute tentative de simplification, les mouvements de protestations s'emboîtant les uns dans les autres tout au long de quatre années de « guerres domestiques », comme disent parfois les textes du temps, qui touchèrent Paris, mais aussi nombre de provinces, en particulier la Guyenne⁵.

Si l'année 1648, celle de l'opposition principalement parlementaire et urbaine à l'ordre de l'État, fut relativement pauvre en libelles, le début de 1649 a été marqué par une forte explosion pamphléttaire, en partie provoquée par le blocus de la capitale par l'armée royale placée sous les ordres de Condé⁶. Décidée par le pouvoir royal le 18 janvier 1650, l'arrestation des Princes (Condé, Conti, Longueville) qui s'étaient rapprochés des Frondeurs, constitua une autre rupture politique et éditoriale⁷. Elle déclencha une nouvelle poussée pamphléttaire, sans commune mesure toutefois avec celle de 1649. Elle renforça en même temps « partis » et factions (la « vieille Fronde », la cour, le parti des Princes ou « jeune Fronde »). Mais surtout, elle durcit les réseaux de clientèles et de fidélités, et imposa une organisation des campagnes de propagande qui se révélèrent de plus en plus efficaces dans la « manutention des esprits » (Gabriel Naudé). Ce travail de l'opinion atteint son point culminant dans l'été 1652, au moment du combat de la porte

5. Nous attendons toujours une grande étude, réactualisée et renouvelée, de la Fronde. La dernière tentative de synthèse a été proposée par Hubert MÉTHIVIER, *La Fronde*, Paris, Presses universitaires de France, 1984. On pourra se reporter au classique Ernst KOSSMANN, *La Fronde*, Leyde, Universitaire Pers Leiden, 1954. Voir aussi le numéro de la revue *XVII^e siècle* d'octobre-décembre 1984, et l'abondante bibliographie proposée par H. CARRIER, II, p. 434-468.

6. Cf. I, p. 275, le graphique de l'évolution quantitative des mazarinades.

7. Cf. I, p. 82 : « C'est là le grand tournant de la Fronde ; car cette arrestation n'a été rendue possible que par la coalition, contre Condé, des adversaires d'hier, les frondeurs et Mazarin. Coalition de pure circonstance en face d'un ennemi commun et non pas réconciliation profonde : provisoirement unis contre les Princes, Frondeurs et « Mazarins » restent des antagonistes et des rivaux qui se disputent âprement la faveur de l'opinion publique. »

Saint-Antoine (2 juillet) et de l'incendie de l'Hôtel de ville (4 juillet). Les libelles les plus audacieux parurent à cette époque, notamment, *La Mercuriale*, et *Le Guide au chemin de la liberté*⁸. De nombreux pamphlets appelèrent alors ouvertement à l'émeute et à la violence homicide, à l'image du slogan qui ponctue chacune des parties de *La Franche Marguerite* : « Vive Dieu, vive le Roy, point de Mazarin, point de Mazarines, main basse sur cette maudite engeance, point de quartier, tue, tue, tue »⁹.

Pour la première fois menée avec une telle précision, l'étude des principaux bureaux de presse constitués autour de chaque grand acteur de la Fronde atteste ce professionnalisme pamphléttaire. Car la « naïveté » et le caractère parfois improvisé des libelles de la première Fronde a peu à peu disparu pour laisser place, à partir de 1651, à des équipes plus performantes, instruments des ambitions des « partis » et surtout de leurs chefs. Cette cristallisation de l'écriture politique et polémique sur des personnes est une des caractéristiques de la Fronde. Hubert Carrier souligne avec force que l'exaltation du moi, si révélatrice de l'éthique héroïque, celle du héros baroque, telle que Corneille ou Rotrou par exemple la traduisent au même moment sur la scène de leur théâtre, se retrouve transposée en politique par la primauté des questions individuelles sur les débats d'idées :

« c'est la structure même de la société française au XVII^e siècle, avec sa pyramide de clientèles et d'attachements particuliers, qui rendait inévitable cette personnalisation des problèmes. Ce que nous appelons la Fronde des Princes, était ressenti avant tout par les contemporains comme une lutte pour le pouvoir entre Condé et Mazarin, incarnant le premier l'idéal du "généreux" et les traditions nationales de franchise et de liberté, le second les "souplesse italiennes" et la tyrannie inspirée de Machiavel »¹⁰.

Première en date des équipes de presse fortement structurées, celle du co-adjuteur Paul de Gondy fut à l'origine d'une centaine de pamphlets, répartis en trois grandes périodes d'activité : le blocus de Paris, l'été 1651, le printemps et l'été 1652. Cette équipe était conçue comme une véritable entreprise de pression et de persuasion sur l'opinion, avec ses libellistes (Ménage peut-être, Marigny et Nicolas Johannès, sieur du Portail, sûrement), ses imprimeurs, ses colporteurs, ses crieurs à gage, ses propagandistes (des curés et des chanoines souvent), ses émeutiers tout dévoués à la cause du populaire « frondeur mitré ». Ces derniers étaient

8. I, p. 265.

9. I, p. 289.

10. I, p. 87. Sur ce même thème, cf. Christian JOUHAUD, *Mazarinades : la Fronde des mots*, Paris, Aubier-Montaigne, 1985, p. 241-242 : « le vocabulaire du théâtre est également celui de la politique frondeuse. Le texte est représentation et mise en scène de la politique, mais l'action politique elle-même, dans ses manifestations publiques, se veut spectacle. Ces deux aspects fusionnent dans l'acte de diffusion des mazarinades quand il s'accomplit publiquement, avec cris de colporteurs, hommes de main apostés, lecteurs publics, bagarres... » Sur le rapport entre la mise en scène théâtrale du héros, l'aristocratie et l'État au moment de la Fronde, cf. Michel PRIGENT, *Le Héros et l'État dans la tragédie de Pierre Corneille*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, en part. les pages consacrées à *Nicomède* jouée en 1652.

payés 15 à 30 sols par jour pour crier des slogans de rue comme « guerre, guerre, il nous faut du pain ! », ou encore « point de conférence, point de paix ! ». Le cardinal de Retz n'a-t-il pas écrit dans ses *Mémoires* que « descendre jusques aux petits est le plus sûr moyen de s'égaliser aux grands »¹¹ ?

Mise en place un peu plus tard que celle de Paul de Gondi, l'équipe de presse de Condé fut plus efficace encore. Dès sa sortie de prison (13 février 1651), l'ex-vainqueur de Rocroi et de Lens, reconverti en politique, transforma l'imprimé, à Paris, mais aussi lors de la guerre de Guyenne dans l'hiver 1651-1652, en une arme d'une redoutable efficacité. Son libelliste principal, Claude Dubosc-Montandré, l'auteur le plus fécond et le plus virulent de la Fronde, écrivit une cinquantaine de manifestes, la plupart en faveur de « Monsieur le Prince ». Ce dernier disposait d'une impressionnante équipe de « clabaudes » professionnels, distribuant lettres, manifestes et tracts, collant des placards, appelant à manifester. Le commandeur de Saint-Simon, oncle du (futur) mémorialiste, était le « chef des criailleurs du parti des princes » (Retz), commandant un réseau ramifié de sergents et de meneurs, engagés à la Grève ou sur les ports, payés pour faire crier « Point de Mazarin »¹². Employé un temps au service de Condé après celui du coadjuteur, Dame Anne, une harangère de Saint-Eustache, à la langue bien pendue, fut un porte-drapeau des contestataires des Halles, chantant des « chansons infâmes » dans les rues, contre les « Mazarins »¹³.

Malgré les recommandations insistantes et répétées de Gabriel Naudé, son bibliothécaire, pourtant expert dans l'art du maniement des foules, malgré l'exemple du cabinet de presse de Richelieu qui avait été particulièrement actif dans la défense des intérêts de l'État¹⁴, préférant la négociation à la lutte ouverte, Mazarin mit un certain temps à se convaincre de la nécessité de produire lui aussi des pamphlets pour répondre, sur le même terrain, aux critiques et aux attaques de ses adversaires. Au début de 1651, il se décida enfin à constituer un dispositif de contre-propagande visant en priorité les Princes et les parlementaires. Mais après de longs mois d'hésitations et d'atermoiements, le bureau de presse du cardinal-ministre n'atteint sa pleine efficacité qu'en 1652. Toutefois, l'échec parisien relatif des « gazetiers mazarins », comme en témoigne par exemple le discrédit de la *Gazette* de Théophraste Renaudot, fidèle soutien des thèses gouvernementales¹⁵, semble compensé par l'excellente diffusion des thèses gouvernementales dans les provinces. Il s'agit là sans doute d'une des raisons qui expliquent leur loyalisme en 1652 (la Guyenne exceptée)¹⁶.

11. Cité par H. CARRIER, I, p. 90. Retz écrit aussi dans ses *Mémoires* qu'il fit crier sa *Défense de l'ancienne et légitime Fronde* « par cinquante colporteurs qui parurent, en même temps, en différentes rues, et qui étoient soutenus, dans toutes, par des gens apostés pour cela ». Cf. I, p. 103.

12. I, p. 113.

13. I, p. 119, 121.

14. Cf., par ex., Étienne THUAU, *Raison d'État et pensée politique au temps de Richelieu*, Athènes, Presses de l'Institut français, 1966. Roland MOUSNIER, *L'Homme rouge ou la vie du cardinal de Richelieu (1585-1642)*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 443-485.

15. Cf. I, p. 193 : « À lire la *Gazette* des années 1648-1651, c'est à peine si l'on se douterait qu'il y a en France des troubles graves et que le pays se débat dans la plus grave crise intérieure qu'il ait connue depuis les guerres de religion... »

16. I, p. 203.

La mise en ordre chronologique des pamphlets permet de suivre pas à pas l'évolution de l'opinion publique, telle du moins qu'elle est fabriquée dans les officines spécialisées dans l'élaboration de ces textes à la vie intense mais éphémère.

Tout historien de la Fronde se heurte, en effet, au problème des relations complexes que le pamphlet entretient avec l'événement. S'agit-il de rendre compte d'un événement qui a eu lieu ou de le précéder en le provoquant ? De l'information à la propagande, de multiples liens se sont tissés entre les mots et le lecteur, entre l'action et le pamphlet, et dans les deux sens : de l'action au libelle, du libelle à l'action¹⁷. Hubert Carrier insiste sur le décalage de temps qui séparait le plus souvent, au début de la Fronde, la fabrication du libelle et sa publication, le décalage aussi entre l'événement qui a eu lieu et sa transposition par le récit : tout se passait alors (en 1648) comme si les pamphlétaires et les imprimeurs ne réagissaient que mollement aux informations reçues, sans savoir en tirer parti¹⁸. Il est vrai que la périodicité hebdomadaire de la *Gazette* fondée en 1631 par Théophraste Renaudot, était alors une exception dans la diffusion de l'« information ». Pourtant, alors que les événements se précipitaient, la presse des libelles et des pamphlets se mit à épouser plus étroitement la conjoncture politique, alors que la concurrence entre libraires, mais aussi l'espoir de profit, aiguillonnaient les publications dont le succès croissant imposait une perpétuelle surenchère. Car de multiples témoignages attestent l'insatiable avidité du public pour les mazarinades, la plupart vendues un ou deux sols. Surtout, les libelles ont été capables, à de nombreuses reprises, par leur force persuasive, de faire basculer l'opinion, se retrouvant ainsi en amont de l'événement, au point de le provoquer. Ce fut le cas par exemple au moment de l'emprisonnement des Princes : en quelques semaines, d'habiles campagnes de presse retournèrent l'opinion en leur faveur. De même, au printemps 1652, un revirement se produisit en faveur de la cour et du retour du roi à Paris, toujours favorisé par d'habiles pamphlets pro-gouvernementaux.

Quelles étaient les méthodes de persuasion capables de capter l'attention, d'émouvoir la sensibilité, de persuader, de conduire à l'action ?

Afin de convaincre une grande diversité de publics, depuis les milieux de la robe jusqu'aux harangères des Halles, les concepteurs et les fabricants des mazarinades utilisèrent tous les registres des genres littéraires. Ainsi, en particulier au moment du blocus de Paris, tous les styles d'écriture, en prose ou en vers, tous les registres, tous les genres littéraires furent représentés par les pamphlets : satires et burlesques, horoscopes, pronostications, visions d'astrologues, sketches, saynètes, farces, dialogues, chansons, mais aussi discours et théories politiques, pièces d'éloquence « soutenues et raisonnées » (Naudé)¹⁹. Avec le professionnalisme

17. Cf. sur ce sujet, C. JOUHAUD, *op. cit. supra* n. 10.

18. I, p. 278.

19. Les harangues de Mathieu Molé, d'Omer Talon (en part. celle du 15 janvier 1648 qui ne fut imprimée qu'un an plus tard), certaines remontrances du Parlement eurent un vif succès.

pamphlétaire imposé par les événements et l'agressivité requise pour la conquête de l'opinion, les pièces « sérieuses », à forte intensité polémique, augmentèrent considérablement à partir de 1650. En 1652, les nombreuses péripéties de la dernière année de la Fronde expliquent en partie le retour à une plus grande diversité de styles, caractérisée toutefois par une plus forte violence dans la propagande et « un envahissement plus marqué de tous les genres littéraires par les querelles politiques »²⁰.

Techniquement, toutes les formes typographiques disponibles ont été utilisées, du mince livret simplement broché au gros livre relié avec soin : le *Mascurat*, le plus volumineux de tous les pamphlets, atteint 718 pages in-4^o, dans sa seconde édition parue en 1650 ! L'affiche fut aussi un moyen de persuasion particulièrement efficace. Si 30 placards seulement ont été conservés, et 60 attestés à la suite de divers recoupements et témoignages, on peut estimer à 200 le nombre total de ces documents criés et affichés sur la place publique. Ils eurent un fort retentissement auprès de la population, car le placard interpellait beaucoup plus directement encore que le libelle, s'offrant de lui-même aux regards, par ses gros titres alléchants et provocateurs, par les gravures qui souvent accompagnaient le texte. L'affiche allait au-devant du lecteur, suscitant naturellement attroupements et commentaires collectifs, parfois même une émeute ou une manifestation : ainsi par exemple, *Le Manifeste des bons serviteurs du Roi*, affiché le matin du 24 septembre 1652 aux principaux carrefours et places publiques, appelait à une assemblée du Palais-Royal prévue pour l'après-midi²¹.

Peut-on repérer, par le style, le langage, différentes catégories de public ?

À partir d'un large échantillon de mille pamphlets, en se fondant sur le titre, le contenu, la forme de chacun d'entre eux, Hubert Carrier constate que pour 56 % des documents, aucun milieu socio-culturel n'est spécialement visé. Pour le reste, il est possible d'évaluer à 27 % les mazarinades s'adressant aux classes dirigeantes de la ville — bourgeoisie cultivée, robins, ecclésiastiques. 10 % semblent plus particulièrement destinés aux couches populaires, 4 % aux marchands, 3 % aux gentilshommes²².

Dans ce grand marché de l'imprimé, chaque public disposait d'un genre privilégié : les « discours d'État », rédigés avec art dans le « style du Palais », s'adressaient avant tout aux robins et au monde des clercs²³ ; les « Courriers », les « Relations », un certain nombre de libelles politiques, de tracts et de placards visaient avant tout les « bons bourgeois », mais aussi les milieux de la robe²⁴.

20. I, p. 298.

21. I, p. 348.

22. I, p. 391.

23. Cf. I, p. 390-391 : « C'est un public cultivé, qui a l'habitude de la lecture, qui partage la même culture héritée de la Renaissance, fondée essentiellement sur la pratique de la Bible et des meilleurs auteurs de l'antiquité profane, sur la connaissance des grands principes du droit et sur des notions plus ou moins étendues d'histoire ancienne et d'histoire de France. »

24. Pour une analyse des genres littéraires et de leurs relations avec les différents « publics », cf. Marc FUMAROLI, *L'Âge de l'éloquence : rhétorique et res literaria de la Renaissance au seuil de l'âge classique*, Genève, Droz, 1980.

Hubert Carrier pense qu'au moins cinq cents pamphlets furent conçus avant tout pour des milieux populaires²⁵. Le premier indice en est le style utilisé, « du Pont-Neuf et de la Samaritaine » : enfilade de proverbes, néologismes, expressions triviales, pièces en patois, parodie de catéchisme populaire... Le contenu de ces textes constitue une indication supplémentaire : préoccupation populaire (le prix du pain, par exemple, au moment du blocus²⁶), formes frustes et naïves de piété²⁷, intervention du merveilleux, apparition de revenants et de monstres... Ainsi, selon *Les Divines révélations et promesses faites à saint Denis*, l'archange saint Michel aurait déposé des révélations « en faveur des François contre le tyran Mazarin » sur les autels de Saint-Denis et de Sainte-Geneviève, où on les trouva écrites en lettres d'or sur un papier azuré qui se volatilisa dès qu'on en eut pris une copie²⁸.

Il convient évidemment de multiplier les précautions méthodologiques et interprétatives, de manipuler en particulier avec la plus extrême prudence toute corrélation entre le contenu d'un pamphlet et sa supposée destination sociale, car nous savons la complexité des rapports noués entre les textes (et les images) et les comportements ou usages individuels et collectifs²⁹ : le milieu « populaire » ne renvoie-t-il pas avant tout aux représentations que les auteurs de libelles se faisaient du peuple ? Comment surtout définir ce « peuple » dont on se revendique le porte-parole ou dont on reconstruit le langage, les pensées, les actions³⁰ ?

*

Le second volume, *Les Hommes du livre*, s'attache plus particulièrement à reconstituer les étapes de l'histoire matérielle des mazarinades, depuis l'écriture

25. I, p. 420.

26. Ainsi, par ex., I, p. 398 : *Les Menaces des harangères faites aux boulangers de Paris, écrites en patois*.

27. H. CARRIER, in I, p. 400, classe dans cette catégorie de nombreuses mazarinades mettant en scène des ermites « dont l'influence et le rayonnement semblent avoir été considérables dans le peuple à cette époque ».

28. I, p. 401.

29. Roger CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987. *Les Usages de l'imprimé (xv^e-xix^e siècle)*, dir. R. CHARTIER, Paris, Fayard, 1987.

30. La définition la plus courante du peuple au xvii^e siècle est celle d'une masse à la fois ingouvernable et influençable, perpétuellement soumise aux promesses ou aux menaces de ceux qui voudront s'emparer de ses opinions comme de ses actions. Le plus grand théoricien de la manipulation du « peuple sot », « fou » et « inconstant » fut justement Gabriel Naudé, le conseiller-bibliothécaire de Mazarin, auteur des *Considérations sur les coups d'État*, dont la première édition parut confidentiellement à Rome en 1639. Après avoir comparé le peuple à « une beste à plusieurs testes, vagabonde, errante, folle, étourdie, sans conduite, sans esprit ny jugement », il montre la façon dont un « avisé politique » peut, « en le cajolant », le faire mouvoir à son profit : « il faut que les Princes ou leurs ministres s'estudient à le manier et le persuader par belles paroles, le séduire, le gagner et tourner à ses desseins par des prédicateurs et miracles sous prétexte de sainteté, ou par le moyen de bonnes plumes, en leur faisant faire des livrets clandestins, des manifestes, des apologies et déclarations artistement composées pour le mener par le bout du nez, et luy faire approuver ou condamner sur l'étiquette du sac tout ce qu'il contient. » Cf. G. NAUDÉ, *Considérations politiques sur les coups d'État*, Leyde, 1667, p. 242, 243, rééd. Paris, Éd. de Paris, 1989, en part., préf. de Louis MARIN, « Pour une théorie baroque de l'action politique », p. 5-65.

jusqu'à la lecture individuelle ou collective par un public que les contemporains décrivent passionné et alléché par des nouvelles, au titre le plus souvent spectaculaire et racoleur, « criées » à pleins poumons par les colporteurs, dès le petit matin. Entre l'auteur et le lecteur, Hubert Carrier accorde une attention aiguë aux différentes phases de la fabrication d'un pamphlet, aux lieux et aux pratiques de leur commercialisation et de leur diffusion. Ce faisant, à la suite des travaux pionniers de Henri-Jean Martin, il défriche un nouvel espace dans le territoire désormais très fréquenté de l'histoire des objets typographiques.

Pourquoi et comment devenait-on auteur de mazarinade ? Si l'intérêt financier n'est sans doute pas à dédaigner, il ne semble pas toutefois que l'écriture des pamphlets ait apporté une soudaine fortune à leurs auteurs. Plus intéressante paraît l'explication par la fidélité et le clientélisme : beaucoup vendirent leurs plumes à un grand dans le cadre du rapport général entre « patron » et « client », « protecteur » et « fidèle » qui régissait les relations de domination sociale au xvii^e siècle.

Après de multiples recoupements d'indices dispersés, 20 % des auteurs ont été retrouvés, car l'anonymat était bien sûr une règle pratiquement générale pour des pièces écrites hors censure : le risque était grand de devoir supporter les foudres de la justice. Ainsi seuls 10 % des pamphlets, évidemment les moins contestataires, portent un nom d'auteur. Mais les raisons de cet anonymat ne sont pas toujours celles que l'on pourrait croire ; en effet, le statut d'écrivain ne jouissait pas encore d'une considération suffisante pour être revendiqué par un homme de condition. À ce sujet, Scarron rappelle que ses contemporains « croient qu'il y a du déshonneur à bien écrire... Ils reprocheraient, en cas de besoin, à un homme qu'il fait des livres comme ils lui reprocheraient qu'il ferait la fausse monnaie »³¹. Si quelques auteurs de pamphlets retrouvés et identifiés appartiennent à la population la plus humble, beaucoup font partie du monde de la basoche. Parmi eux, les avocats et les procureurs occupent le premier rang. Mais on repère aussi des hommes d'Église, séculiers ou réguliers, quelques libraires, médecins, « bons bourgeois » et gentilshommes.

Certains pamphlétaires furent particulièrement féconds : Nicolas Mercier, Louis Machon, Dubosc-Montandré, le fidèle du Grand Condé³². Beaucoup d'entre eux étaient des clercs ratés, des hommes poursuivis par la justice ou des littérateurs sans succès ; trouvaient-ils dans l'expression écrite et polémique, une manière de revanche sociale ou de vengeance politique³³ ? Retenons ici la figure

31. II, p. 85.

32. Ce dernier est l'auteur d'une des mazarinades les plus violentes, *Le Point de l'Ovalle*, condamnée au feu par le parlement de Paris. On peut y lire en particulier une phrase célèbre : « Voyons que les grands ne sont grands que parce que nous les portons sur nos épaules : nous n'avons qu'à les secouer pour en joncher le sol et pour faire un coup de partie duquel il soit parlé à jamais. » Ce texte a été reproduit par H. CARRIER, *La Fronde. Contestation démocratique et misère paysanne. 52 mazarinades*, Paris, EDHIS, 1982, t. I, n° 20. Sur la « duplicité » de Dubosc-Montandré, cf. Alain VIALA, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1985. Pour une discussion des thèses de Viala : C. JOUHAUD, « Histoire et histoire littéraire : naissance d'un écrivain (note critique) », *Annales. E.S.C.*, 4, juillet-août 1988, p. 849-866.

33. On retrouve ici un thème développé par Robert Darnton à propos des « Rousseau des ruisseaux » du siècle des Lumières.

originale de François Davant, un humble gascon d'origine paysanne venu, à dix-huit ans, chercher fortune à Paris. C'est par zèle réformateur et prosélytisme religieux qu'il décida d'entrer dans l'arène politique et polémique, écrivant à la suite, dix-neuf mazarinades à partir de janvier 1650. Dans nombre de ces libelles, Davant puise son inspiration dans l'Angleterre des Niveleurs, et il soutient l'idée que Louis XIV n'exerce pas une puissance légitime puisque celle-ci ne résulte pas d'un contrat qui aurait été, à l'origine de la monarchie, librement conclu entre le peuple, détenteur naturel du pouvoir et le souverain. Ainsi, l'autorité royale, en France, soutient-il, serait le résultat d'une usurpation³⁴. Ces réflexions aventurées (avatar des idées monarchomaques développées pendant la Ligue ? Imitation des thèses débattues au même moment outre-Manche ?), et d'autres encore de la même veine, lui valurent la prison avant la fin de la Fronde.

Le lecteur d'aujourd'hui ne sera pas indifférent à la description des relations pour le moins tendues qui régissaient alors les gens de lettres : rapports belliqueux entre les écrivains, dénonciations sur la place publique, jalousies affichées, polémique, pillage éhonté des textes des confrères, etc. Les libraires-imprimeurs n'étaient pas moins âpres dans la défense de leur intérêt bien compris : retard de paiement, tromperie sur les tirages, non respect des contrats qui prévoyaient en général des droits d'auteur de 12 %³⁵...

Les imprimeurs, les libraires et les colporteurs parisiens impliqués dans la fabrication et la diffusion des mazarinades font l'objet d'une analyse particulièrement fouillée. Si le monde du livre, du maître au compagnon, représentait environ un millier de personnes dans le Paris du milieu du xvii^e siècle, les pamphlets étaient surtout produits dans les officines des petits imprimeurs, ceux qui disposaient seulement d'une ou deux unités de travail, à l'exemple de Guillaume Sassier, qui a imprimé plusieurs dizaines de pamphlets ; il n'avait que deux presses, activées par quatre compagnons et un apprenti qui se partageaient toutes les opérations typographiques, de la composition à l'impression³⁶. Pour beaucoup d'entre eux, la Fronde fut une occasion inespérée d'échapper à une crise éditoriale, surtout provoquée par une concurrence, dont Henri-Jean Martin a autrefois souligné l'ampleur³⁷.

La géographie de ces petits imprimeurs épouse la géographie parisienne de l'imprimé : nulle surprise donc d'y retrouver d'abord le quartier du Palais et sa fameuse Galerie gravée par Abraham Bosse, puis l'Université (de la montagne Sainte-Geneviève à la rue Saint-André des Arts), dans une moindre mesure enfin, les ponts, les quais, la rive droite, que les contemporains appellent « la ville ». Mais il y eut aussi, à partir de 1650, beaucoup de presses provisoires et clandestines dissimulées au fond des collèges, des couvents et des hôtels des Princes.

Dans la hiérarchie des objets typographiques, les mazarinades appartiennent le plus souvent à la dernière catégorie : le papier est de mauvaise qualité, mince, jau-

34. II, p. 73.

35. II, p. 110.

36. II, p. 127.

37. Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au xvii^e siècle (1598-1701)*, 2 vol., Genève, Droz, 1969.

nâtre, sale ; la typographie est aléatoire, l'encre grasse et pâteuse ; le matériel utilisé pour l'impression est fréquemment usé (caractères émoussés, lettres cassées). Ajoutons les conditions pratiques de réalisation, c'est-à-dire avant tout la hâte de la composition, souvent effectuée de nuit, dans la fièvre et l'urgence, à la lueur d'une chandelle, sans corrections, avec la peur au ventre d'une dénonciation ou d'une descente des sergents du Châtelet. Comment alors ne pas comprendre la multiplicité des coquilles et des fautes d'impression, les erreurs de pagination, les interversions de paragraphes, les collages hâtifs de textes divers... Hubert Carrier insiste aussi sur l'archaïsme de la présentation typographique, le plus souvent en format in-quarto : par la disposition des lettres et des paragraphes, l'utilisation de grossières et malhabiles gravures sur bois, les motifs d'ornementation, ils rappellent les libelles du temps de la Ligue, ceux que collectionnait Pierre de l'Estoile dans son « Registre-journal ». Ce dernier se constitua une collection de « quatre gros volumes » de libelles et placards dont malheureusement seul un recueil de quarante-six feuillets a été conservé³⁸.

À peine sorti des presses, le pamphlet rejoignait le monde effervescent de la place publique et de la rue. La porte des églises, la grande salle du Palais de justice, mais surtout le Pont-Neuf, étaient les lieux les plus propices à la vente de ces minces livrets de huit à seize pages pour la plupart, le plus souvent vendus 2 à 4 liards. Si le promeneur un peu curieux pouvait trouver sans difficulté une mazarinade à l'étal d'un libraire, les colporteurs ont joué un rôle stratégique dans la communication des libelles. Ils étaient une cinquantaine à Paris en 1634, ils furent peut-être un millier lors des moments les plus intenses de la Fronde, nombre de porteurs d'eau, de tailleurs de pierre, de massons, de portefaix et de charretiers se découvrant une vocation soudaine pour se charger de « paperasses, les estaler dedant les places, ou les gueuler par le chemin, A la gloire de Mazarin »³⁹. Professionnels ou occasionnels, ces crieurs de nouvelles, qui touchaient le plus souvent 25 % du produit de leur vente, n'avaient pas le droit d'écouler des brochures excédant soixante-huit pages. Cette contrainte explique que la plupart des mazarinades n'excèdent pas cette dimension.

Bien sûr, les entraves à la circulation des mazarinades étaient nombreuses, et si peu de condamnations à mort furent prononcées pendant la Fronde, il y eut de nombreux procès, des condamnations, et même des exécutions d'imprimeurs⁴⁰. À ce sujet, il convient bien sûr d'établir une chronologie fine, de distinguer précisément les périodes et l'amplitude des tensions : les autorités n'ont pas toujours eu la possibilité d'intervenir, et le parlement a souvent atténué ou annulé les peines. On retiendra particulièrement l'épisode de la condamnation de Claude Morlot, surpris en juillet 1649 en train d'imprimer *La Custode de la Reine qui dit tout*, l'une des mazarinades les plus critiques et ironiques vis-à-vis de Mazarin et d'Anne d'Autriche :

38. Pierre de L'ESTOILE, *Mémoires-journaux, 1574-1611*, 12 vol., Paris, Tallandier, 1991. Il s'agit de la reproduction anastatique intégrale de la grande édition de référence du journal de Pierre de l'Estoile, publiée de 1875 à 1899 par la Librairie des Bibliophiles, puis par la Librairie Alphonse Lemerre (connue des spécialistes sous le nom d'« édition Lemerre »).

39. Extrait de *La Bastille conquise*, in II, p. 167.

40. II, p. 311.

« Peuples, n'en doutez plu, il est vray qu'il la fout
Et que c'est par ce trou que Julle nous canarde... »⁴¹.

Condamné à mort par les juges du Châtelet, le malheureux imprimeur fut conduit place de Grève pour être exécuté. Mais la foule des artisans et des boutiquiers, « excitée, selon Omer Talon, par des gens achetés à prix d'argent »⁴², mêlée à celle des crocheteurs et des bateleurs, manifesta bruyamment contre les archers et le bourreau. Des pierres furent lancées, l'imprimeur délivré par la foule, la charrette et le cheval jetés dans le fleuve. Cet exemple, qui n'est pas isolé⁴³, illustre assez bien la place occupée par les pamphlets dans l'économie des pouvoirs et des rapports de force au temps de la Fronde. Au lendemain de l'événement, Vallier écrivait dans son *Journal* que les tenants de l'ordre, ceux qu'il appelle « les bons bourgeois », « s'estoient promis dans ce châtiment public, et tant nécessaire à notre repos, la cessation de toutes ces noires médisances que la licence effrénée du temps et la malice des hommes avoient rendues si fréquentes... »⁴⁴.

*

« Il ne suffit pas de savoir ce que sont les Mazarinades : on voudrait aussi connaître ce qu'elles disent »⁴⁵. Il reste en effet une étape, essentielle, à franchir. De la matérialité de leur histoire, pour la première fois racontée avec une telle précision, il faut à présent atteindre le contenu des pamphlets. Que disent-ils ? Quels discours, quelles histoires, quelles images, quelles croyances véhiculent-ils ? Quelles sont les manières de croire, de penser, de gouverner ? Par leur lien organique avec la Fronde, peut-on, en ce siècle de l'absolutisme et de la raison d'État, les envisager du point de vue des théories politiques⁴⁶ ? À l'aide d'un corpus plus limité de « textes-action », Christian Jouhaud a déjà amorcé, à partir d'études de cas et de « d'autopsies de fonctionnement » appliquées à quelques séries de pamphlets parisiens et bordelais, de stimulantes réponses à quelques-unes de ces questions⁴⁷.

41. Premiers vers de *La Custode...*, in I, p. 452.

42. II, p. 346.

43. Cf. II, p. 344 : H. Carrier mentionne un condamné délivré par la foule à Montargis en juillet, un voleur arraché aux mains des archers qui venaient l'arrêter pour le conduire au Châtelet en août.

44. II, p. 344.

45. II, p. 391.

46. À cette question, H. CARRIER, in II, p. 57, apporte déjà quelques éléments de réponse, en soulignant que « la pensée politique d'un pamphlétaire ne peut se juger, comme celle d'un théoricien, sur le critère de la cohérence interne. Un théoricien réfléchit dans l'abstrait, il cherche à établir des principes universels, valables quelle que soit la situation, définis *sub specie aeternitatis*. Un pamphlétaire travaille *hic et nunc*, dans une conjoncture très précise et momentanée, en vue d'un but déterminé : sa seule exigence est l'efficacité immédiate ».

47. Cf. *op. cit. supra* n. 10. L'auteur critique, in II, p. 81-82, la démarche de C. Jouhaud, lui reprochant son « intellectualisme », et de ne pas assez tenir compte de la personnalité des auteurs de chaque pamphlet. Les deux approches sont-elles aussi irréductibles et inconciliables que le laisse entendre H. Carrier ? Plutôt qu'un jugement définitif sur une méthode

Hubert Carrier, annonce un troisième volume, centré sur la question du contenu de ces armes et projectiles de papier. Mais nous savons déjà que sa méticuleuse enquête, désormais incontournable, prend place parmi les grandes études, initiées par Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, consacrées à l'immense continent de l'imprimé.

Joël CORNETTE,
Université Paris-I.

qu'on rejette parce qu'elle n'est pas la sienne, la pluralité des regards, la diversité dans le traitement d'un même texte, ne témoignent-elles pas tout au contraire de la fécondité de la recherche, de la multiplicité des expérimentations dont un même corpus peut être l'objet ? Quoi qu'il en soit, ce débat amorcé montre que la guerre des pamphlets de la Fronde n'est pas tout à fait close...